

ALBERT SIMONIN

**Confessions
d'un enfant
de La Chapelle**

nrf

GALLIMARD

« J'étais là, telle chose m'advint... »
(Chronique des Croisades)

« L'Enfer est pavé de bonnes intentions... »
(Dicton populaire)

Je suis venu au monde à crédit. Mon père, qui traquait l'outsider sur les hippodromes de la région parisienne, devait mettre deux années, thune après thune, à honorer Mme Weber, la sage-femme qui venait de délivrer ma brave maman. Il ne s'agissait pourtant que de cinquante francs ! Ainsi, dès mon premier vagissement, me trouvai-je voué au « croume », fatalité que la suite de mes jours ne devait pas démentir.

Cet accroissement d'une unité de la population parisienne eut pour théâtre le logis de mes parents, sis rue Riquet, à La Chapelle, XVIII^e arrondissement.

Les naissances en ce temps et en ce faubourg avaient lieu, par souci de respectabilité, au domicile des géniteurs, les maternités de l'Assistance publique étant réputées dans l'esprit du populaire devoir être la ressource des filles mères, des rôti-seuses de balais, voire des franches putes, parturientes condamnées pour cent raisons, dont la moindre était la gratuité, à l'accouchement subreptice.

Longtemps, j'ai cru que Mme Weber, mon introductrice dans ce bas monde, était de notre parenté. Cette dame nous rendait épisodiquement visite, peut-être par

sympathie pour des pauvres exemplaires, mais plus vraisemblablement dans le but de surveiller sa créance, car une petite sœur, Thérèse, était venue, elle aussi à crédit, agrandir notre cercle de famille. Ma confusion sur la parenté me venait d'une coutume populaire qui voulait qu'on appelât « mon oncle » et « ma tante » des amis de la famille sans le moindre lien de sang, et c'est une des difficultés de ma petite enfance d'avoir eu à démêler le vrai du faux en cette matière.

Sur le plan des parentés d'occasion ou réelles, je dois confesser avoir été gâté, ayant eu, dans une époque qui se prêtait au pittoresque, des oncles d'une singulière originalité. Le temps était, en ce début du siècle, à la science appliquée, et les enfants de ma génération en ont peu ou prou ressenti une certaine exaltation, certaines techniques nouvelles pouvant prendre une teinte de magie.

J'avais, quant à moi, deux molèles d'une assez jolie stature à admirer. L'oncle Pierre tout d'abord, inventeur de son état, qui recevait fidèlement chaque jeudi ma visite. Ce diable d'homme avait pour base de son industrie des appareils à sous de sa conception. J'ai passé des journées entières à l'admirer, figolant, sur un tour de précision à pédale, des pièces minuscules, et son exemple aurait dû m'incliner vers les activités manuelles. Je n'ai recueilli de lui qu'un goût tenace pour la photographie, art qu'il pratiquait avec bonheur, et ma joie était grande lorsqu'il m'admettait à assister au développement de ses clichés dans l'ambiance un peu mystérieuse de son cabinet noir. C'était, dans la famille, l'oncle riche, possesseur bien avant 1914 d'une automobile avec laquelle il allait déposer des appareils de son invention dans les troquets populaires. Voiture à deux

fins, car la nuit tombée, et certains jours, oncle Pierre et tante Henriette, sœur de mon père, se métamorphosaient en mondains, frac huit reflets, robe vaporeuse, pour aller entendre un opéra.

J'avais aussi, comme sujet d'admiration et de surprise, l'oncle Frédéric, horloger en boutique aux Batirolles. La difficulté des correspondances des tramways interdisait que je le voie aussi fréquemment que l'oncle Pierre. Mais les difficultés de transport surmontées, l'accueil dans sa boutique méritait le voyage. A notre entrée, l'oncle et mes deux cousines, Marthe et Germaine, levaient la tête avec ensemble de la montre ou du réveil qu'ils étaient en train d'autopsier, chacun d'eux ayant vissé dans l'orbite une loupe de corne noire qui leur donnait l'apparence de monstres marins illustrant le *Journal des Voyages*. Ce trio, l'oncle et les deux cousines, étaient illustres dans la famille pour avoir, de leurs mains, bâti à Sartrouville un pavillon spacieux, lui maçonnant, elles gâchant le mortier et passant les briques. J'ai passé des après-midi à les regarder travailler, attendant, quand le jour déclinait et que s'allumaient dans la boutique les becs Auer, l'instant de la métamorphose de l'oncle. Le soir s'accroissant, oncle Frédéric disparaissait dans l'arrière-boutique, puis réapparaissait. Sa blouse grise avait fait place à une blouse bleue de grosse toile à plis raides. Il était coiffé d'une casquette de cuir et portait un bambou ajustable en deux pièces le long duquel serpentait un tube de caoutchouc terminé par une poire. L'oncle Frédéric s'en allait allumer les réverbères.

Je ne dois pas oublier, dans mon admiration enfantine, l'oncle Achille, dont on disait qu'il avait été banquier, mais que des revers dus à des imprudences

avaient contraint à se retirer en province à Saint-Etienne, où il tenait un cabinet d'affaires. C'était un personnage jovial dont la venue épisodique m'enchantait toujours, étant l'occasion d'aller déjeuner au restaurant, car il invitait généreusement. Qu'on sache qu'alors un repas hors de la maison était, dans mon faubourg natal, un événement qui ne devait pas se reproduire plus de dix fois dans une existence. L'oncle Achille, d'origine méridionale, était riche d'anecdotes sur sa profession, et riche de souvenirs de théâtre dont il paraissait être fort amateur ; aussi poussait-il volontiers d'une voix de basse-taille colorée l'amorce de quelque grand air.

L'oncle Frédéric, lui, auvergnat, traînait un accent tout différent. Différent encore était le phrasé de l'oncle Nicolas, pâtissier à Lunéville, dont la venue à Paris s'accompagnait toujours d'un gigantesque pâté en croûte, dont je n'ai, hélas, jamais rencontré le rival. L'oncle Nicolas avait coutume de me remettre au moment de son départ une pièce de cinq francs. J'avais, moi, innocent, l'imprudence d'en faire état auprès de mon père qui captait vivement cette thune, m'assurant qu'il allait la déposer à la Caisse d'Epargne. Au vrai, nourrissant son indestructible illusion sur les chances d'un outsider, c'est à la baraque d'un pari mutuel que devaient s'engloutir mes placements enfantins. Qu'on n'aille pas croire que je nourrisse envers mon papa une tenace rancune. Les choses étaient ainsi et c'est de la meilleure foi du monde que le brave homme devait rêver d'un coup de trois triomphal qui l'aurait sorti d'affaire, sorte d'acte d'une foi un peu dévoyée.

De l'avoir quotidiennement sous les yeux fait que j'ai mis longtemps avant d'apercevoir clairement mon père.

Mes premiers souvenirs conscients sont ses mains colorées de façon indélébile, tantôt de rouge, de violet ou de jaune par l'aniline dont il usait pour teinter les fleurs artificielles, base de son industrie. Ainsi, au gré des modes et des commandes, une sorte d'arc-en-ciel jouait sur les mains de mon père dont l'eau de Javel ne parvenait pas à avoir raison. Les seules périodes où mon père retrouvait des mains humaines étaient les mortes-saisons, fréquentes, trop fréquentes... Plus question alors pour mon papa d'encourager la race chevaline, car le drapeau noir flottait sur la marmite, et l'échéance du terme prenait pour ma chère maman des allures de chemin de croix.

La morte-saison, qui se disait plus simplement la « morte », était alors, dans les classes laborieuses, un véritable épouvantement. Peu de professions échappaient à cette fatalité. A La Chapelle, bas faubourg de Montmartre, toute une frange de la population était à l'abri de cette douloureuse incertitude : les employés du chemin de fer, qui constituaient en quelque sorte l'aristocratie de ce petit peuple. La Chapelle était enclavée entre les lignes du chemin de fer du Nord et du chemin de fer de l'Est, aussi, le plus grand nombre des employés de ces réseaux était-il venu se loger presque à pied d'œuvre. Déjà des castes se formaient, les mécaniciens de locomotive tenant le haut du pavé, les chauffeurs se situant très nettement dans une classe inférieure, mais cependant nettement plus enviée que le personnel des ateliers d'entretien. Outre l'avantage d'échapper à la « morte », l'appartenance au chemin de fer ouvrait, chez les commerçants, des facilités de crédit que les titulaires de métiers saisonniers se voyaient souvent refuser.

Dans les périodes difficiles, alors que la mère de

famille n'osait plus affronter les fournisseurs où une ardoise en souffrance stagnait depuis trop longtemps en dépit de promesses, c'était aux enfants qu'il appartenait de risquer l'affront de se voir refuser un achat même modeste. L'argent, dans ce faubourg, était rare, et la société nettement axée vers la non-consommation. Dans ces périodes de restrictions, le temps était aux tambouilles économiques, plâtrées de riz ou de pommes de terre, les plus démunis se résignant à se laisser voir achetant au marché de la rue L'Olive des arlequins, dits plus simplement « arlo ». Il s'agissait de dessertes de grands restaurants où, dans la même assiette, voisinaient, sur fond de jardinière, pincés de homard et ailes de poulet. C'était le temps aussi où, sous un prétexte hygiénique – le cheval n'est jamais tuberculeux –, se multipliaient des boucheries hippophagiques. Les plus pauvres, et il fallait l'être, s'essayaient à cette nouvelle saveur, et j'ai le souvenir d'une hallucinante boucherie chevaline de la rue Riquet affichant sans vergogne « bouillon et bœuf de cheval »...

La coutume voulait que les garçonnetts soient, jusqu'à trois ans, habillés en filles, subterfuge commode pour finir d'user les robes des sœurs déjà grandes. Le port de la première culotte se situait à l'entrée à la maternelle où, par défiance, avait lieu la séparation des sexes. L'anatomie féminine posait alors aux bambins d'insolubles énigmes résolues par l'observation directe. Une petite sœur qu'on lingeait, une fillette accroupie dans le ruisseau pour la pissette, dévoilaient vite la petite différence.

C'était encore le temps de l'allaitement maternel. Sans gêne et en tout lieu – squares, tramways, terrasses de café, wagons de chemin de fer – les mamans tiraient

de leur corsage un sein rebondi, vivement happé par les lèvres de l'innocent nourrisson ignorant des travaux du professeur Freud. Spectacle quotidien, excluant par sa banalité toute rêverie sur la poitrine du sexe opposé, inconsciemment rangé dans la classe des mammifères nourriciers, près de la chatte, de la lapine et de la vache, en d'autres circonstances observées.

La Chapelle de mes premières années était encore un village, et à l'instar des bourgades de province, le passage d'une automobile dans ses rues y déclenchait une intense émotion, proche de la panique. Toute traction était alors animale, et le cheval, le « gail » en langage populaire, tenait la vedette dans le bestiaire parisien : lourds percheros attelés à deux aux flèches des farriers, demi-sang dévolus aux livraisons rapides, trotteurs fringants, steppant dans les brancards des charrettes légères de la laiterie Gervais, fougueux bourdons à la robe noire tirant à quatre la grande échelle rouge des sapeurs-pompiers, gails de réforme terminant prosaïquement une carrière de monture promise à l'héroïsme, comme cheval de fiacre ou encore d'omnibus. De tout format, de toute robe, les chevaux étaient pour les tout-petits un passionnant sujet d'observation. Vite, nous apprenions à prendre un prudent recul lorsque quelque charmant bourrin, arrêté au trottoir, venait, en cataracte, à soulager sa vessie. Plus intrigante demeurait la mise en érection, sous l'effet de quelque rêverie ou du fumet d'une jument de passage, du membre des chevaux entiers, nombreux à être attelés. Fort éloignés de la puberté, et n'ayant pu sur eux-mêmes constater le phénomène, les bambins en étaient réduits aux hypothèses. Les mamans, traînant par la main une fillette, et surprises par l'impudique exhibition, pressaient alors le pas,

crainte de s'entendre poser d'embarrassantes questions.

Les chiens, dits familièrement « clebs » ou « clébard », autre engeance scandaleuse, se chevauchaient gaillardement en pleine rue, au hasard des rencontres, mais paraissaient ne devoir être un objet de gêne pour les adultes qu'en raison d'un accolement par trop prolongé. Injures et casseroles d'eau froide pleuvaient alors vite sur les clébard, victimes de leur trop grande ardeur.

S'il existe des modes chez les possesseurs d'animaux, elle était, en ce début du siècle à La Chapelle, aux perroquets. J'ai le souvenir très vif de celui de notre boucher, banalement baptisé « Coco ». Son plumage, où dominaient les verts, et son embonpoint de volatile bien nourri, faisaient honneur à ses maîtres et devaient attirer le chaland curieux d'échanger quelques phrases avec l'oiseau. D'aucuns, parmi les clients de la boutique, se flattaient d'être reconnus par Coco et n'auraient à aucun prix acheté leur bidoche chez un louchébem concurrent.

Tous les perroquets ne montraient pas l'urbanité et la tendance au dialogue de l'illustre Coco. Une famille luxembourgeoise, poivrots solides, créchant au-dessus de chez nous, en possédait un, modèle de discrétion. Il fallait que ces gens, chez qui la contestation, suivie de bruits de vaisselle et de bagarre, sévissait de façon endémique, atteignent un niveau élevé de vociférations, pour que l'oiseau mêle sa voix croassante au concert d'injures et de défis. Une phrase clé semblait décider de son intervention :

– Dis le vieux, où tu l'as mis le gendarme que t'as tué dans ton pays ! lançait le fils à son daron.

Et le perroquet excité de clamer inlassablement : « Salope ! Salope ! Salope ! Salope ! », l'unique mot de son vocabulaire d'oiseau.

Peu de chats dans le quartier, ces félins domestiques étant jugés trop malodorants dans les logements exigus des maisons de rapport pour paumés, et surtout trop coûteux à nourrir, même de bas abats, mou ou rate, qu'en période de disette les ménagères astucieuses parvenaient à rendre comestibles pour les humains. En outre, le matou, indépendant et fugueur, avait une fâcheuse tendance à disparaître sans laisser de traces, sinon dans la marmite des gueux de la zone, ayant, trente ans après le sinistre siège de Paris, conservé dans la tribu la recette de la « gibelotte de minet ».

L'élevage des canaris était surtout pratiqué par les personnes d'âge, de ressources assurées, le ravitaillement des piafs en graines et échaudés se révélant ruineux pour les budgets incertains du plus grand nombre. La mère Boutin, notre concierge, disait, parlant des pensionnaires de sa volière : « Ces dégueulasses, ça mange pareil qu'une vache. »

De tous ces animaux familiers, mon préféré a longtemps été l'écureuil du bouif de la rue Pajol. Malgré l'odeur rebutante de vieilles godasses sourdant de l'échoppe, j'ai passé, à chaque retour d'école, la classe terminée, de longues minutes à admirer ce petit bestiau au poil fauve, animant d'un mouvement vif sa cage circulaire. Il fallait que, rompu de fatigue, l'écureuil s'accorde une petite pause, ou que la perspective de la tablette de chocolat du goûter l'emporte, pour que je reprenne le chemin de la maison. Ce n'est que beaucoup plus tard – l'enfance est dépourvue de sensibilité –, que m'est venu à l'esprit que la ronde du petit prisonnier, loin d'être un jeu, pouvait avoir été une perpétuelle et décevante tentative d'évasion.

Ensermée, je l'ai dit, entre la ligne du chemin de fer de

l'Est et celle du chemin de fer du Nord, La Chapelle, avec ses façades noircies par la fumée des locomotives, aurait pu sembler porter le deuil de la gaieté. Il n'en était rien, et périodiquement les bals du 14 Juillet et les baraques foraines de la fête donnaient le signal des réjouissances populaires. Déjà, l'arrivée des forains, le montage des manèges étaient comme un lever de rideau à ce qui allait suivre. Débauche de lumière et de bruit, il régnait en nappe sur toute la fête une atmosphère faite d'odeur d'acétylène mêlée à celle de la vanille des fabricants de berlingots et de barbe à papa. Le spectacle était permanent devant les baraques de lutte et celles où devaient s'exhiber des phénomènes que, démunis de monnaie, nous en étions réduits à imaginer. Au vrai, pour la petite enfance dépourvue de l'argent de poche, devenu de nos jours une sorte de dîme, nous étions surtout spectateurs. L'achat du plus humble cochon de pain d'épice nous était interdit, tout comme l'était la griserie, imaginée, des balançoires à vapeur.

La musique, si libéralement et abusivement diffusée de nos jours, était en ce temps un plaisir d'une grande rareté. L'accordéoniste aveugle, scandant de la tête *Poètes et Paysans*, faisait refluer les flâneurs, vite agglutinés en un cercle étroit. Et les chanteurs des rues suscitaient un attroupement tel que les flics tardaient rarement à surgir afin de dégager la chaussée par la foule obstruée. Le limonaire géant du *Roi du Café*, bistrot chic du quartier, rassemblait, dès les premières mesures de son répertoire, un parterre d'auditeurs comblés, mais trop démunis pour prendre place à la terrasse. Les soirs d'été, une musique régimentaire venait, une fois la semaine, se produire dans le kiosque du square Hébert. Quelques rares troquets avaient bien tenté de

fixer leur clientèle grâce au phonographe à pavillon ; ils avaient dû vite y renoncer, trop de consommateurs prétendant tourner la valse tourbillon aux flonflons de l'appareil en venaient à se disputer les rares cavalières, d'où défis, bagarres et bris de matériel.

Le joueur d'orgue de Barbarie, moulant sur sa boîte sonore les premières mesures du *Carnaval de Venise* ou du *Beau Danube bleu*, faisait lui aussi recette. Et nous, bambins, l'entourions d'une admiration respectueuse, allant davantage au ouistiti qu'il tenait perché sur son épaule qu'aux sons tirés de sa boîte à musique.

C'est vers ma cinquième année que j'ai senti, pour la première fois, les effets d'une intense émotion populaire amenée par la grande inondation de 1910. A l'accoutumée, une règle rigoureuse voulait qu'on ne parlât pas devant les enfants des affaires, des mœurs et des coutumes du monde adulte, mais en cette circonstance, un parent étant sinistré, le sort contraire permettait de mettre la famille en vedette. C'est à cette occasion que surgit dans ma kyrielle de parents un oncle supplémentaire, mon grand-oncle Rafour, frère de ma grand-mère, un laborieux venu de sa Bresse natale en sabots, comme on disait alors, et qui avait à Paris gagné ses premiers francs en déchargeant des péniches de chaux lors de la construction de l'usine à gaz de Gennevilliers. Le site, bien qu'ingrat, avait dû lui plaire, puisqu'il s'était fixé dans cette plaine, non loin des champs d'épandage, glèbe fertile à laquelle il faisait rendre des charretées de légumes, peut-être un peu odorants à la cuisson, mais de bonne vente sur les marchés de plein air. Vite l'oncle Rafour avait doublé son activité de maraîcher par un négoce de salaisons, aidé par des cousins et des cousines, neuf en tout, dont je n'ai jamais pu retenir les pré-

noms. Ce nouvel oncle paraissait parti pour une belle réussite lorsque la Seine débordante avait englouti dans sa cave sa réserve de jambonneaux, de lard, d'échine et de petit salé, ce qui, par personne interposée, nous faisait faire presque figure de sinistrés.

La notion de liberté, qui devient de plus en plus confuse à mesure que nous avançons en âge, nous venait alors que nos mères nous chargeaient d'emplettes chez les commerçants, non sans la recommandation d'être « bien poli et bien aimable ». Ces recommandations visaient surtout le contact avec la boulangère, dispensatrice de crédits, et dans l'estime de laquelle il fallait se maintenir en vue des périodes difficiles. Le pain était alors une grande ressource, et l'on trempait la soupe au dîner, parfois sur un bouillon maigre fait de bouillon Kub, alors dans sa nouveauté, parfois simplement d'une détrempe d'oignons rouscis. Viennent les périodes de disette, et les croûtes de pain soigneusement réservées devenaient la base des panades laborieusement et sans joie absorbées.

Cette liberté, octroyée dans un esprit d'aide, devait, comme trop de liberté, nous incliner à la licence. Ambition longtemps caressée, nous pouvions désormais aller jouer dans la rue où nous venait tout naturellement le goût de la fauche, travers alors commun à la plupart des enfants du quartier. Ça commençait par l'engourdissement d'un roudoudou, d'un bâton de réglisse, d'un cornet-surprise, d'une bouchée au chocolat dans la boutique de la mère Herblot, confiserie voisine de l'école. Durant qu'un copain occupait la commerçante, indécis pour l'achat de trois ronds de bonbons à peser, deux garnements faisaient main basse sur la friandise le plus à leur portée. Cela avait davantage un caractère de farce que celui d'un larcin.

Economie de gestes, vitesse d'exécution, déjà des vocations naissaient..., qui allaient s'affirmer aux dépens des étalages de la grande épicerie Raison. Là, les pruneaux et les abricots secs devenaient l'objectif des menottes fureteuses, promptes à se glisser sous le filet protecteur de ces denrées, à la moindre inattention du commis préposé au débit de ce rayon extérieur.

La fée Electricité n'avait pas encore dispensé ses bienfaits dans les faubourgs, et quelques immeubles dans mon quartier signalaient alors fièrement, en caractères blancs sur une plaque émaillée bleue : « Eau, Gaz et W.C. à tous les étages ». Ce confort annoncé consistait souvent – j'ai connu la chose – en un poste d'eau situé à mi-étage, commun à quatre logements, chacun d'eux étant pourvu d'un branchement de gaz dans la cuisine, que les locataires les mieux nantis faisaient prolonger jusqu'à la salle à manger pour alimenter une suspension. Pour les w.c., les « gogues », dits « à la turque », ils faisaient face au poste d'eau, et se trouvaient dévolus eux aussi au soulagement intime de quatre familles, sujet permanent de querelles amenées par l'embrennage quasi perpétuel des marches de la cuvette de faïence, dont chacun déclinait la responsabilité. Un graffiti d'époque, répété dans presque toutes les tartisses des bâtisses pauvres, intimait alors sans euphémiser : « Chiez dur..., chiez mou..., mais chiez dans le trou... »

Les goguenots élémentaires étant dépourvus de chasse d'eau, il y stagnait une puanteur abominable d'urée et de caca. Dépourvus également d'éclairage, on ne pouvait s'y aventurer dès la nuit tombée qu'un rat de cave ou une lampe Pigeon à la main.

Faute d'électricité, réputée alors être l'apanage des quartiers rupins, le gaz s'avérant coûteux pour les

condamnés à la mistoufle perpétuelle, la lampe à pétrole devenait d'un grand secours. Le niveau du liquide se contrôlant au travers transparent du corps de l'appareil, cela permettait de limiter à l'indispensable la consommation compatible avec un budget maigriot. Pour cette raison, chez mes parents, la règle en toute saison était de refiler au lit dès dix heures. Aucune entorse n'était admise, pas davantage le prétexte d'une leçon à apprendre que celui du chapitre d'un livre à terminer. A dix heures pétantes, ma mère déplaçait les lits-cages et soufflait la calebombe. Ne subsistait plus alors que la lueur tremblante de la veilleuse à huile surmontée de son récipient à tisane.

Les contemporains de mon enfance se souviendront à quel point l'hygiène était sommaire. A La Chapelle, une toilette rapide se faisait sur l'évier de la cuisine, amenant un va-et-vient de seaux entre le poste d'eau, le logement, puis entre le logement et les tartisses pour y évacuer les eaux sales, les éviers n'étant pas reliés à une descente d'égout.

L'homme du faubourg, en ce temps, avait une fâcheuse tendance à sentir le fauve, et certains étés caniculaires, le voyage en métro devenait un véritable supplice tant les passagers agglomérés exhalaient des puanteurs diverses. L'hygiène voulait, pour les semi-raffinés, le bain de pieds du dimanche matin dans une petite cuve de zinc. Pour les amoureux d'hydrothérapie, était offerte la ressource des douches municipales et des piscines. La Chapelle bénéficiait pour l'alimentation du bassin de la piscine Hébert d'un puits artésien de fort débit. L'établissement était cependant suspect aux mères qui, bien que n'y ayant pas accès, se tenaient informées par les récits de leurs mouflets d'un certain laisser-aller. Le

ALBERT SIMONIN

Confessions d'un enfant de La Chapelle

Ce volume de Mémoires va de la naissance du futur auteur de *Touchez pas au grisbi*, en 1905, jusqu'à ses seize ans, au lendemain de la Première Guerre mondiale. Avec bonté, dans une langue savoureuse, mais qui n'abuse pas de l'argot, il fait revivre ces années d'« enfant de La Chapelle », et aussi toute une civilisation, celle du petit peuple des faubourgs, au temps des chevaux, des voitures à bras, des petits métiers, de l'eau sur le palier, de la misère que le recul du temps peint en couleurs tendres. Le père est fabricant de fleurs artificielles, métier qui connaît ses mortes saisons. Le paternel en profite pour aller perdre ses quatre sous à Longchamp ou à Auteuil.

Puis c'est la guerre et tous les changements qu'elle apporte dans les mœurs. Albert, adolescent, est amoureux de la femme d'un tueur de La Villette, promu pour l'instant nettoyeur de tranchées. C'est dire s'il est effrayé à l'idée que ce mari-ogre pourrait revenir. Il y a aussi d'autres apprentissages : électricien, Albert fait sauter la chambre frigorifique du célèbre pâtissier Rumpelmayer. Il exerce une autre fois le bizarre métier de marqueur de bretelles. Enfin un ami qui courtise sa sœur lui promet de le faire entrer chez un courtier en perles et diamants et le fait habiller de neuf, à crédit. Mais à ce moment meurent son père et sa mère. Albert a seize ans et il est orphelin.

L'enchantement de ce livre, l'extrême plaisir qu'on prend à le lire, vient de ce qu'il vous rend Paris comme un vieux film des frères Lumière. Mais un film qui serait parlant, chantant, odorant.

nrf

